

Lieven Tack

## Compte rendu

### *Portraits de traducteurs*

**Jean DELISLE (dir.) *Portraits de traducteurs* . Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Regards sur la Traduction» / Arras, Artois Presses Université, coll. «Traductologie», 1999, 305 p. ISBN 2-7603-0486-8.**

Cette publication réunit un ensemble d'articles consacrés à la présentation du parcours individuel d'un traducteur. Les neuf chapitres nous permettent de suivre à la trace, depuis la Renaissance européenne humaniste jusqu'à l'après-guerre, les trajectoires particulières de gens de lettres qui se sont professionnellement appliqués à la traduction. Ces portraits, destinés à cerner "l'entrelacement complexe de la vie et de l'écriture" (D'hulst, 171), entendent rappeler au lecteur, dont on peut présumer qu'il sera souvent traductologue, que les textes traduits, qui pendant longtemps ont fait l'objet direct et unique de la traductologie, n'existent que d'avoir été produits par des sujets historiques, des agents sociaux, des hommes physiques, des professeurs, des clercs, des journalistes, des maris, des hommes à la fleur de l'âge ou des vieillards. Le propos est de recentrer une partie de l'attention de la recherche traductologique sur la dimension du sujet et de son rôle dans l'histoire de la traduction. Ce premier volume de portraits sera d'ailleurs complété par un deuxième livre, également sous la direction de Jean Delisle, qui mettra quant à lui en lumière le rôle des traductrices dans l'histoire de la traduction.

L'intérêt de cette option bio – graphique, dont les sciences humaines – c'est le cas de le dire – redécouvrent depuis la fin des années quatre-vingts la pertinence, se passe de justification. Il paraît en effet

indéniable que pendant trop longtemps, la traductologie, en raison sans doute de ses fondements dans une linguistique du mot, a passé sous silence le fait, pourtant très évident, que son objet textuel était aussi un discours, produit par un traducteur qui se trouve dans une situation individuelle et historique bien concrète, dans une topographie sociale particulière, dans un réseau institutionnel marqué par des rapports de pouvoir rarement non conflictuels, dans un climat idéologique spécifique. D'où une configuration très complexe de relations qui tissent l'activité d'un traducteur individuel à ces instances collectives que sont les formations discursives, les disciplines du savoir, les déontologies professionnelles, les institutions de travail, etc. L'étude de ces relations, restée jusqu'à nos jours à l'état de projet, fait nourrir l'espoir de pouvoir disposer, un jour, d'une première historiographie sociale des modes de traduire, du vécu historique des rapports traductifs entre les cultures, des profils plus ou moins récurrents de comportements traductifs, etc. Jusqu'à ce jour, une telle aspiration restait entièrement utopique, pour la simple raison que, sauf exception pour certains traducteurs illustres, les informations primaires sur les vies et les carrières concrètes, que les traditions biographiques du XIXe et du XXe siècles nous ont livrées à propos de nombre d'écrivains, d'hommes politiques et de personnalités en tout domaine, continuaient à faire cruellement défaut en ce qui concerne l'histoire des traducteurs. C'est tout le mérite de ce livre de fournir une des premières réponses à cette demande, réponse que Valery Larbaud appelait déjà de ses vœux.

Quels sont les traducteurs ici portraîts ? Les deux tiers des articles (un total de neuf textes, présentés dans l'ordre chronologique des sujets abordés) traitent de traducteurs francophones. Si Valery Larbaud (Michel BALLARD) en est sûrement le plus connu, des figures restées davantage en retrait dans l'historiographie française sont ici sorties de l'ombre: il

s'agit des traducteurs renaissants Guillaume Bochetel et Lazare de Baïf (Bruno GARNIER); du littérateur de la première moitié du XVIIIe siècle l'abbé Pierre Desfontaines (Christian BALLIU); du publiciste genêvois et mémorialiste de la Révolution Etienne Dumont (Hannelore LEE-JAHNKE); de l'écrivain romantique Paul-Louis Courier (Lieven D'HULST), enfin, au XXe siècle, de l'homme de lettres et journaliste québécois Pierre Baillargeon (Jean DELISLE). Les autres traducteurs relèvent d'époques et de domaines linguistiques très différents. La contribution qui ouvre le volume étudie la carrière de l'humaniste et évêque finnois Mikael Agricola (Silja SASKA). C'est au XVIIIe siècle de l'Allemagne maçonnique et de la cour de Weimar qu'il faut situer J.J. Christoph Bode, traducteur prolifique du français et de l'anglais (Hans-Wolfgang SCHNEIDERS). Enfin, le rôle des traductions dans l'évolution linguistique de l'hébreu moderne est analysé à partir du cas de Abraham Elmaleh (Colette TOUITOU-BENITAH).

Là où c'était possible et pertinent, des "glanures" sont ajoutées à la fin des articles. Elles regroupent certains textes et commentaires des traducteurs sur leur pratique et sur la traduction, et constituent une mini-anthologie de textes souvent inédits ou restés à diffusion limitée. Ainsi, le livre offre un début de remède au problème des difficultés d'accès aux matières primaires qui explique en partie le stade embryonnaire de l'actuelle historiographie de la traduction. Avec les bibliographies en général bien fournies, ces glanures témoignent du sérieux des recherches souvent très fouillées dont chaque traducteur a fait l'objet. Globalement, les études sont très riches en informations spécifiques et offrent une vue à la fois synthétique et détaillée sur la trajectoire du traducteur en question. Relevons seulement qu'à notre regret, la présentation de l'appareil bibliographique est très hétérogène. Ainsi, une démarche d'uniformisation dans la présentation des sources eût permis au lecteur

d'avoir à sa disposition, pour chaque traducteur étudié, un outil de recherche très utile formé par une bibliographie séparée regroupant l'ensemble des traductions réalisées, telle que Schneiders la présente pour J.J. Christoph Bode.

Il est impossible de résumer ici chaque contribution dans le détail. Aussi me contenterai-je de relever certaines récurrences frappantes tant au niveau des pratiques étudiées qu'au niveau des approches.

Un premier phénomène frappant concerne le fait que sans exception, tous ces traducteurs furent des polygraphes remarquables. La flexibilité socioprofessionnelle, thème qui domine de nos jours l'agenda des politiciens, fut plus souvent la règle que l'exception pour la majorité des traducteurs. Depuis l'exercice des fonctions d'évêque (Agricola) à la profession de journaliste-rédacteur (Baillargeon), en passant par les métiers de professeur de musique et d'imprimeur (J.J.C. Bode) ou d'enseignant et d'homme politique dans le cas d'Elmaleh, il est sans doute peu de situations professionnelles dont un traducteur ne parviendrait pas à s'accommoder. Selon Anthony Pym, qui, dans une perspective différente de celle qui anime ce livre, s'est fait le défenseur de l'attention scientifique portée à l'homme derrière la traduction, le multiprofessionnalisme constitue non pas une faiblesse mais le principal atout des traducteurs: cette situation les mettrait notamment en mesure de transférer vers le domaine des relations interculturelles une partie du capital économique et politique qu'ils ont acquis par leurs autres activités professionnelles (Pym 1998: 164).

Un deuxième trait récurrent dans ces portraits concerne les attitudes (discursives et autres) qu'adoptent les traducteurs pour rendre compte de l'expérience vécue de la traduction. Le fait de donner sens à l'acte de traduire peut se faire à travers des analogies que les traducteurs élaborent, souvent inconsciemment, entre, d'une part, la relation de

réécriture qui marque leur exercice textuel, et, d'autre part, d'autres types de relation caractéristiques soit de certaines formes de structures sociales, soit de certaines pratiques discursives autres que la traduction. Ce sont là sans doute autant de manières qu'ont les traducteurs de simplement conceptualiser la pratique traductive afin d'y donner sens, que de façons de légitimation extratextuelle et d'autojustification de l'option première pour la traduction plutôt que pour d'autres modes discursifs. Ainsi, Bruno Garnier fait remarquer que ce qui est en jeu dans la traduction pour Lazare de Baïf et Guillaume Bochetel, c'est moins un exercice purement textuel qu'une façon de s'inscrire dans un contexte institutionnel et socioprofessionnel bien particulier: celui de la cour et de l'administration de la monarchie française sous François Ier. "Ils traduisent, car en traduisant, ils participent à une œuvre qui englobe leurs fonctions officielles dans un objectif plus vaste. Traduire les Anciens est une modalité de l'action dans laquelle ils sont engagés au service du roi, et ce point commun [...] est à lui seul responsable de bien des interférences entre leurs parcours en tant qu'hommes et en tant que traducteurs" (p.41). Garnier s'intéresse ainsi à la question de savoir comment l'option pour la traduction s'insère dans "la quête d'une identité sociale et culturelle" (p.42) pour des sujets qui n'ont pas le privilège d'appartenir à la noblesse. Cette imbrication de la pratique textuelle du traduire et des enjeux politiques et idéologiques inhérents à leur position de "conseillers du roi", expliquerait pourquoi de Baïf et Bochetel, ainsi que nombre d'autres traducteurs de leur époque, se sont abstenus de théoriser et s'appliquent avant tout à faire ressortir des tragédies grecques "la substance capable d'instruire et de recréer le monarque, en réponse à son "commandement". Il y aurait dès lors rapport d'allégorie entre leur relation sociale au commanditaire royal des traductions, et la relation de fidélité à l'auteur ancien dont ces traducteurs se réclament: "tous ces traducteurs, et les

auteurs anciens qu'ils traduisent, deviennent sujets de ce "père" à qui ils doivent leur restauration". Toujours selon Garnier, la traduction paiera un prix coûteux pour cette attitude discursive particulière: "le déplacement radical de son objet, de la littérature vers des enjeux politiques, la rangera bientôt du côté des écrits utiles, lui fermant les portes de la création artistique." (p.46)

On retrouvera dans d'autres situations ce phénomène de l'infiltration, dans la conceptualisation de la relation traductive, de structures sociales et de pratiques discursives qui sont en rapport d'analogie avec la traduction. C'est en partie le cas d'Etienne Dumont, le publiciste du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, et traducteur du juriste et du philosophe anglais Jeremy Bentham, son contemporain. On verra chez Dumont se diluer les cloisons génériques posés entre des pratiques discursives traditionnellement distinguées. Ainsi, les frontières entre traduction, réécriture, structuration discursive et écriture originale sont brouillées et se subsument sous une pratique de prosélytisme et de combat en faveur de l'idéologie libérale préconisée par Bentham. C'est une tout autre relation traductive qui s'affirme là. Elle délaisse l'icône de la fidélité et de la reproduction servile d'un original au profit d'un travail considérable sur la perfectibilité du texte à traduire par la rédaction concise, la formulation adéquate et l'augmentation de la persuasion rhétorique du discours innovateur de Jeremy Bentham. Les nombreuses interventions du traducteur dans la mise au point de la version définitive du texte (Dumont travaillait parfois à partir de notes manuscrites non organisées par Bentham) attestent un comportement traductif probablement tributaire du contexte intellectuel et idéologique spécifique à l'époque révolutionnaire et postrévolutionnaire, où les pratiques discursives sont étroitement liées à l'action politique et à l'échange internationale des idées.

La projection dans la traduction d'enjeux sociolinguistiques et politiques plus ou moins avoués caractérise également le comportement du traducteur québécois Pierre Baillargeon. La traduction peut assumer dans son cas la fonction d'une stratégie de défense, d'une "épuration de la langue" contre "l'anglicisation intempestive" de l'envahisseur anglophone (p. 278). Comme dans le cas de Dumont, l'activité traductive se fonde ici sur une conception relativement arrêtée de la langue et de la fonction d'identification qu'elle assure tant dans l'histoire individuelle que collective. "Pour Pierre Baillargeon, perdre sa langue, c'est perdre son âme. Pour un individu, cela équivaut à une forme de déshumanisation, d'abêtissement; pour un peuple, c'est la dilapidation de son patrimoine, voire sa disparition à plus ou moins long terme. En tant que traducteur et écrivain de stricte observance linguistique, Pierre Baillargeon ressent cruellement les misères dont souffre la langue malade de ses compatriotes" (p.263). La transposition de la conception de la traduction dans un autre domaine de l'expérience, que l'on avait déjà observé dans le cas de Baïf et de Dumont pour la politique du XVIe et dans le cas de Dumont pour le combat des idées de la fin du XVIIIe, se réalise ici dans l'écriture de la fiction. Selon Jean Delisle, cette pratique spécifique de théoriser la traduction par l'intermédiaire de personnages fictifs, fait de Baillargeon "une figure emblématique des nombreux écrivains québécois qui vivent de la traduction alimentaire ou littéraire et transposent dans leurs œuvres d'imagination leurs préoccupations de traducteur" (p. 261). On observe ainsi qu'un des traits définitoires de la traduction, à savoir l'impossibilité de l'autoréférentialité (on ne peut pas parler de la traduction en traduisant, cf. Hermans 1999: 145-150), donne lieu, dans divers contextes historiques, à des déplacements variés de l'enjeu littéraire ou textuel de la traduction vers des objectifs politiques, socioprofessionnels ou idéologiques.

Concluons. *Portraits de traducteurs* nous livre une série d'articles bien documentés et souvent intéressants. Les profils varient énormément d'un traducteur à l'autre. Quelle récurrence par exemple entre les réécritures de Dumont et les traductions scrupuleusement fidèles de J.J.C. Bode, qui, à l'encontre du comportement traductif régnant en Allemagne, récuse pour ses traductions de l'anglais la pratique de la traduction-relais à partir des versions françaises ? Et quelle divergence n'observe-t-on pas, malgré leur contemporanéité, entre les diverses situations socioprofessionnelles des traducteurs, depuis l'évêque Mikael Agricola aux postes administratifs de Baïf et Bochetel ? Si ces derniers traducteurs adoptaient des comportements relativement partagés par leur congénères, tel ne fut pas le cas pour les options "atypiques" de Paul-Louis Courier, qui, à travers ses traductions du grec exécutées en plein romantisme, travaillait insidieusement au façonnement "d'une langue traductive parfaite, enjeu d'une intense créativité verbale" (p. 183). La trajectoire de Courier est jalonnée de ménagements subtils avec les milieux grécisants dont la tradition universitaire risque d'entraver ses aspirations à renouveler, grâce à la technique du vieillissement, l'état historique de la langue en l'enrichissant du *vécu* de son passé. Situation en partie analogue à celle d'un Valery Larbaud, chez qui les rapports aux instances collectives (milieu éditeur, cercles littéraires) sont structurés par des aspirations parallèles en matière d'innovation littéraire.

Bref, même si l'orientation encore très largement textuelle de la majorité de ces articles ne rend pas toujours possible de saisir dans toute leur complexité les rapports entre les options individuelles et les potentialités et les contraintes collectives, la perspective scientifique qui soutient cette publication mérite d'être encouragée et de rester une source d'inspiration constante pour la recherche future en traductologie.

---

## Ouvrages cités

Hermans, Theo, 1999. *Translation in Systems. Descriptive and System-oriented Approaches Explained*. Manchester: St. Jerome (= Translation Theories Explained), 195 p.

Pym, Anthony, 1998. *Method in Translation History*. Manchester: St. Jerome, 220 p.